

Ceci fait partie de la série

# **L'ÉPITRE AUX HÉBREUX**

De

**James Thompson**

# *Persévérer dans la souffrance*

12.1–17

---

“Courons avec persévérance” (12.1).

Le marathon est l'une des épreuves sportives les plus exigeantes. C'est un véritable test d'endurance et de vitesse. On est étonné par la rapidité maintenue par les coureurs pendant plus de quarante-deux kilomètres. L'endurance incroyable des athlètes est aussi très étonnante. Pour pouvoir courir le marathon il faut s'être entraîné et avoir souffert pendant de longues heures. Pourtant, même les coureurs expérimentés atteignent un point limite de douleur au cours du marathon. Ce point peut se situer au trentième kilomètre alors qu'il reste encore une bonne distance à parcourir. A ce moment-là, l'endurance du coureur est mise à rude épreuve.

Le Nouveau Testament atteste à plusieurs reprises que la vie chrétienne est comparable à une épreuve d'athlétisme. Cela peut être un combat (1 Co 9.26–27) ou à une course à pied (1 Co 9.26 ; 2 Tm 4.7). L'auteur de l'épître aux Hébreux fait appel à l'image de l'épreuve d'athlétisme en disant : “Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetons tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si facilement, et courons avec persévérance l'épreuve qui nous est proposée” (12.1). Cette image décrit bien une communauté chrétienne comparée précédemment à un groupe de pèlerins (chapitres 3–4). Ils étaient fatigués, tout comme l'athlète au milieu d'une longue course. Ils avaient les mains abattues et les genoux paralysés (12.12). Ils

avaient atteint un point limite dans la course. Ils étaient depuis longtemps engagés dans le pèlerinage chrétien et se rendaient compte qu'il s'agissait d'un marathon et non d'un sprint.

Ils avaient besoin de persévérance (10.36). Ils devaient avoir la foi et s'attacher aux promesses au milieu de la douleur, des doutes, des promesses non encore réalisées (11.13). Certains lecteurs de l'épître commençaient à abandonner la course, négligeaient et prenaient à la légère l'espérance qu'ils avaient reçue. Tels les coureurs de fond, ils étaient découragés par l'apparition des douleurs.

L'image de la course de fond n'est sans doute pas très à la mode de nos jours, car notre société recherche surtout une vie dépourvue de toute souffrance. Nous avons l'habitude de prendre des cachets en cas de stress, de boire un verre pour nous détendre en fin de journée, de toutes sortes de drogues destinées à calmer nos sens. Il ne faut donc pas s'étonner qu'on présente de nos jours la vie chrétienne comme étant sans douleur. Il y a de nos jours une conception magique du christianisme dont le but serait d'éliminer nos malheurs. On dit aussi qu'il promet d'ouvrir les portes de la richesse et de la célébrité. On le présente aussi comme pouvant magiquement ôter les situations difficiles et comme promettant la délivrance de la douleur.

Pourtant la douleur fait partie de la vie chrétienne et le découragement nous fait nous demander si l'on pourra terminer la course. Le premier signe de douleur peut avoir des con-

séquences dévastatrices pour le croyant, en particulier lorsqu'il pense que le christianisme est fait pour aplanir les difficultés.

Paul a bien connu les douleurs de la vie chrétienne. Il souffrait d'une écharde dans la chair (2 Co 12.7sv) qui devait être une maladie chronique dont il ne guérissait pas. Nous connaissons aussi les douleurs liées à la foi. Et il en était de même pour les lecteurs de l'épître aux Hébreux. Ils durent endurer un grand et douloureux combat aussitôt après leur baptême. Ils durent supporter l'opprobre et les moqueries des gens, durent accepter qu'on pille leurs biens (10.32–34). Nombreux étaient les lecteurs de ce texte qui se demandaient : "Comment est-ce qu'on va pouvoir continuer ?" La lutte était décourageante.

Comment faites-vous face au point limite de la douleur dans votre propre vie de chrétien ? L'auteur ne donne jamais l'impression que le christianisme est là pour éliminer la douleur. Il affirme, au contraire, que nous sommes engagés dans une grande épreuve et devons l'endurer jusqu'au bout. Au 10.32 le mot traduit par "combat" (*athlesis*) évoque l'épreuve d'athlétisme. Puis, au 12.1 nous apprenons qu'il faut courir avec persévérance l'épreuve qui nous est proposée.

### L'HERITAGE DE LA DOULEUR

Comment pouvons-nous continuer la course quand survient la fatigue ? L'auteur évoque un grand stade dans lequel se trouve une grande nuée de témoins (12.1). L'Eglise se trouve, en quelque sorte, sur le terrain de sport. Telle une nuée, au-dessus d'elle, se trouve la masse des témoins. Ces témoins ne sont pas simplement des spectateurs neutres. Ils sont là pour nous encourager. Dans la douleur nous sommes fortifiés par cet encouragement de la foule qui nous entoure et qui est rangée à nos côtés.

Nous devrions être encouragés par cette foule qui soutient notre effort. Ces témoins sont tous ceux qui nous ont précédés. Avant d'encourager les lecteurs à poursuivre la course, l'auteur parle des héros du passé qui avaient reçu "un bon témoignage" à cause de leur foi (11.39). Le mot grec traduit par "témoins" (*martus*) paraît au chapitre 11 (vs. 2, 4–5, 39) et décrit ceux qui ont l'approbation de Dieu. Ces femmes et ces hommes de l'Ancien Testament ont connu la frustration (11.13), le risque, la douleur de la foi. L'auteur

conclut en disant :

Car le temps me manquerait si je passais en revue Gédéon, Barak, Samson, Jephté, David, Samuel et les prophètes qui, par la foi, vainquirent des royaumes, exercèrent la justice, obtinrent des promesses, fermèrent la gueule des lions, éteignirent la puissance du feu, échappèrent au tranchant de l'épée, reprirent des forces après avoir été malades, furent vaillants à la guerre et mirent en fuite des armées étrangères (...). D'autres furent torturés (...). D'autres éprouvèrent les moqueries et le fouet, bien plus, les chaînes et la prison. Ils furent lapidés, mis à l'épreuve, sciés (...) dénués de tout, opprimés, maltraités — eux dont le monde n'était pas digne ! (11.32–38).

Nous pouvons donc dire que nous recevons un héritage de la douleur. Nous sommes fidèles lorsque nous persistons malgré la douleur. Avant nous d'autres étaient dans la course, tels des athlètes nobles et disciplinés. Ils ont aussi été tentés d'abandonner mais ont persévéré. A présent, ils comptent sur nous pour terminer la course car sans cela leur œuvre serait incomplète : "afin qu'ils ne parviennent pas sans nous à la perfection" (11.40). La grande nuée de témoins nous encourage à rester fidèles au milieu de la douleur.

Le plus grand exemple de fidélité au milieu de la douleur est celui donné par Jésus, "l'auteur de la foi et qui la mène à la perfection" (12.2). L'auteur est "l'auteur" (*archegos*, 2.10 ; 12.2) ou le "pionnier", celui qui ouvre et inaugure le chemin. Jésus est passé avant nous où nous devons aller et il a montré que nous pouvions le faire. Il compléta cette course devant nous et fit face à la douleur, aux frustrations et aux déceptions que nous endurons. Il a supporté la croix alors que la lutte semblait futile. La foi chrétienne débute dans une lutte avec la douleur. Jésus est le pionnier vers qui nous regardons comme modèle de persévérance. L'auteur nous exhorte donc à fixer les yeux sur Jésus.

L'athlète distrait, qui perd de vue l'arrivée, est voué au découragement et à l'abandon. Le seul espoir pour maintenir sa détermination consiste à garder les yeux fixés sur la ligne d'arrivée. De même, les chrétiens découragés doivent regarder vers Jésus. Il a marché sur cette route avant nous. Il a atteint la ligne d'arrivée, la destination finale.

George Buttrick nous rappelle que le Christ n'a jamais tenté d'éviter la douleur.

Nous nous laissons trop facilement aller au culte de la personnalité, au culte du succès, alors que Jésus (que nous sommes censés prêcher) fut cloué sur une croix et mourut comme un vulgaire criminel (...). Il garda les yeux ouverts, marchant tout droit vers la douleur et refusant tout tranquillisant (...). Il nous apprit, ainsi, que le secret de la douleur ne se trouve pas de ce côté-ci de la douleur, encore moins dans le fait de vouloir l'éviter, mais au-delà, à travers elle, de l'autre côté<sup>1</sup>.

Jésus et l'auteur de ce livre ne nous offrent donc pas un tranquillisant pour la douleur. Nous n'avons pas la promesse de solutions instantanées, de victoires aisées. La foi n'apporte pas la délivrance immédiate des douleurs physiques ou émotionnelles. En réalité, la foi pourrait même signaler le début de la douleur. Cela peut aller des maladies physiques à endurer, à l'instar de Paul, aux mauvais traitements de la part des autres, à l'instar de Jésus.

Dans une scène de *Sainte Jeanne*, pièce de théâtre de George Bernard Shaw, l'évêque dit à propos de Jeanne d'Arc qu'elle a trop d'amour pour la religion. Celle-ci lui demande : "Est-ce mal d'aimer la religion ?" "Non, répond l'évêque, mais ça pourrait être dangereux." Il savait que le christianisme commença avec une croix.

Lorsque l'athlète ressent la limite de la douleur il n'a qu'un seul choix pour pouvoir arriver au bout : persister. Les hommes de notre temps n'aiment pas l'idée d'avoir à endurer la difficulté. Mais l'histoire de la croix ne cesse de parler d'une telle endurance. Jésus a supporté la croix (12.2). Il a enduré l'opposition des pécheurs (12.3). La croix nous rappelle que la douleur ne va pas disparaître instantanément. Le verbe grec *hypomonein* est traduit par "supporté" au 12.2 et par "enduré" au 12.3.

Job et Paul ont réagi différemment dans la souffrance. Dans l'Ancien Testament Job n'a jamais renoncé à Dieu mais il a quand même mis en question sa justice. Il réclamait parfois un avocat entre lui-même et Dieu (Jb 9.33) et il a mis en doute la bienveillance de Dieu. Mais Paul pouvait faire face à la souffrance avec une toute autre sérénité, se réjouissant même dans les souffrances (Rm 5.2 ; Col 1.24). Pourquoi cette différence entre Job et Paul ? Se pourrait-il que Paul ait mieux vu la signification de la souffrance

à travers Jésus-Christ ? Il a compris que Dieu souffre à nos côtés à travers Jésus. Nous devons de même regarder à Jésus afin de voir que nous ne sommes pas seuls dans la souffrance.

Le chrétien a reçu l'espérance. Le Christ qui a supporté la croix s'est assis à la droite de Dieu. Nous pouvons faire face au mur de la souffrance parce qu'au-delà nous trouvons la ligne d'arrivée.

## DIEU NOUS EDUQUE

En 1978 Alexandre Soljenitsyne prononça à Harvard Université un discours dans lequel il soulignait la différence entre la vie dans les pays occidentaux et la vie dans les pays de l'Europe de l'est : "Les jeunes [en occident] sont élevés dans cet idéal [du bien-être matériel] qui leur promet la splendeur physique, le bonheur, les biens matériels, l'argent et les loisirs, le plaisir sans limites. Pourtant", ajoutait-il, "une telle liberté comporte des dangers. Même la biologie nous apprend que les organismes vivants ne gagnent pas à être dans la sécurité et le bien-être." Les êtres humains qui ne connaissent aucune douleur s'affaiblissent.

Soljenitsyne nous demande d'imaginer le sort de ceux qui vivent sans liberté et qui n'ont aucun espoir d'être débarrassés des luttes qu'ils endurent :

Pour nous, cela fait six décennies et pour les pays de l'est trois décennies : pendant tout ce temps nous avons enduré une discipline spirituelle bien plus sévère que celle de l'Occident. Les complexités et le poids mortel de l'existence ont produit des personnalités plus profondes, plus intéressantes, que celles qu'on rencontre généralement dans la société occidentale standardisée par le bien-être.

L'agression produite par la douleur qui nous fait douter de notre propre existence est sans doute la chose qui développe vraiment notre caractère. L'auteur de l'épître aux Hébreux le constate. Les lecteurs sont comme des coureurs à bout de souffle et se demandent ce que leur réserve l'avenir ; il s'adresse à eux au versets 12.5-6 au moyen d'un proverbe : "Mon fils, ne prends pas à la légère la correction du Seigneur, et ne te décourage pas lorsqu'il te reprend. Car le Seigneur corrige celui qu'il aime, et frappe de verges tout fils qu'il agrée" (Pr 3.11-12).

La souffrance sans raison est intolérable. Mais on peut accepter la souffrance avec un Dieu qui est notre Père et qui accomplit son dessein. Dans

<sup>1</sup> George Buttrick, GOD, PAIN AND EVIL (New York : Abingdon, 1966), 150.

le livre *Creative Suffering*, Alan Paton estime que cela revient à dire ceci à Dieu : “Certains disent que tu es cruel et nous reconnaissons que la cruauté du monde nous trouble et que nous sommes, par moments, dans le doute. Mais nous n’avons aucun doute quant à ta bonté car nous l’avons vue dans la vie de Jésus. Ainsi, nous te remettons nos vies afin qu’elles puissent t’être utiles au service des autres<sup>2</sup>.” Le chrétien qui a atteint la limite de la douleur n’a pas besoin de renoncer à Dieu. Il sait que Dieu s’occupe de nous comme un père de ses enfants (12.5). Jésus, le Fils unique, “a appris l’obéissance par ce qu’il a souffert” (5.8). Il est donc bien naturel que nous qui sommes ses frères (2.12), nous apprenions de même à travers la souffrance.

Les hommes du passé savaient qu’un enfant illégitime ne recevait jamais une bonne éducation. Les pères qui aimaient leurs enfants acceptaient de les discipliner. Une éducation sans châtiments était une chose inexistante pour les hommes des temps bibliques (Pr 13.24 ; 22.15 ; 23.12–14). Le mot grec *paideia* parle d’éducation mais aussi de discipline et de correction car l’éducation impliquait ces choses. Par conséquent l’auteur demande aux lecteurs de supporter la correction (12.7). Les souffrances ne signifient pas que Dieu

ne s’occupe plus de nous. Elles peuvent faire partie de la discipline donnée par un Père qui prend soin de ses enfants.

Bien des choses sont cause de souffrance au long du pèlerinage de la foi. En plus des douleurs physiques par lesquelles nous sommes éprouvés, nous devons endurer les douleurs psychiques qu’entraîne la fidélité aux valeurs chrétiennes dans un monde qui méprise ces valeurs. On peut aussi mentionner les douleurs issues des crises que connaît l’Eglise et de la patience nécessaire lorsque ces crises rendent la vie plus difficile. Il est alors plus aisé pour nous de baisser les bras afin d’éviter la douleur. Nous ne sommes pas préparés à la vie chrétienne si nous supposons que celle-ci n’apporte que des victoires continues. Mais l’histoire du salut nous dit que le christianisme est venu d’un sauveur qui a enduré la croix ; que le christianisme tient encore à cause de la persévérance de ceux qui acceptent la discipline de Dieu (12.7).

Dieu a voulu que les croyants connaissent la douleur. S’il n’en était pas ainsi nous aurions été tentés de servir Dieu par simple intérêt personnel. Mais avec Dieu nous n’avons pas à craindre que notre souffrance soit sans raison. En Jésus-Christ notre Dieu a démontré que nous sommes ses enfants et que notre frère aîné a supporté la croix, a traversé la souffrance pour être à la droite de Dieu. Nous pouvons aussi terminer la course car Jésus l’a endurée jusqu’au bout. ◆

---

<sup>2</sup> Alan Paton, *CREATIVE SUFFERING* (New York : Pilgrim Press), 17.